

Des nouvelles de Paul Fournel

Imagine Claudine : nouvelles

de Paul Fournel. Paris, P.O.L., 2024. 199 pages, 18 euros.
Trois conférences à La Havane, de Paul Fournel, suivi de **Traduire c'est écrire**, de Jesús David Curbelo ; édition et traduction de Marc Sagaert, préface de Laurent Burin des Rozières. Marseille, L'Atinoir, 2024. Bilingue français/espagnol. 163 pages, 15 euros.

« **D**e peu d'auteurs il nous est permis de dire que chaque nouvel ouvrage, chaque nouvelle parution est une fête. Un moment de bonheur attendu. Cette alchimie si singulière, cette connexion sensible entre un écrivain et ses lecteurs est une chose aussi merveilleuse que mystérieuse. » C'est par ces mots que j'ai introduit l'ouvrage *Trois conférences à La Havane*, en rappelant la richesse de l'œuvre de Paul Fournel, à la fois nouvelliste, romancier, poète, essayiste et dramaturge. Une œuvre foisonnante (une cinquantaine d'ouvrages) couronnée par huit grands prix littéraires.

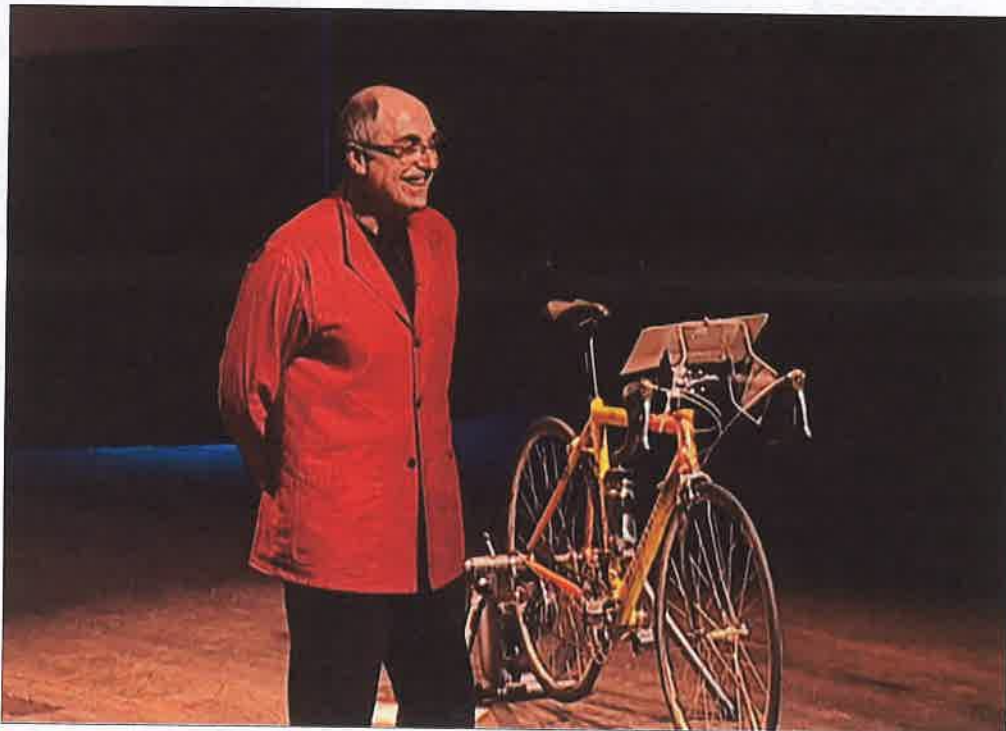
Ces trois conférences intitulées « Sport et littérature », « L'édition en France » et « Traduire c'est écrire » – cette dernière en dialogue avec l'universitaire, romancier, poète et traducteur cubain Jesús David Curbelo – se sont déroulées au palais Prado de l'Alliance Française à Cuba, dans le cadre du mois de la culture française en mai 2023.

« Si les rapports entre le monde littéraire et le sport sont parfois complexes, écrit l'Ambassadeur Laurent Burin des Rozières dans sa présentation de l'ouvrage, la pratique sportive est une exceptionnelle source d'inspiration pour les écrivains en particulier en ce qui concerne les sports les plus prisés. [...] Paul Fournel passe en revue les sports les plus violents comme la boxe, les plus sociaux comme le foot, les plus feuilletonesques comme le vélo, les plus héroïques comme l'athlétisme et montre comment les auteurs en fonction du contexte et de la langue qui sont les leurs s'en inspirent ».

Qui mieux que Paul Fournel peut parler du monde de l'édition en France ? Fournel brosse un tableau passionnant de ce monde singulier et en pleine mutation qu'il décrit avec précision. Il dit le regroupement des éditeurs au sein de consortiums toujours plus grands, la féminisation du monde littéraire, l'explosion du secteur jeunesse, l'attrait des lecteurs pour les mangas, le nouveau mouvement « woke » et ses dérives, qui pourraient affecter la liberté de création des écrivains. « L'édition française a gardé une singularité dans le monde occidental du livre, écrit-il, c'est la nature de sa relation entre l'auteur et son éditeur. Contrairement à la plupart des pays occidentaux, les auteurs français n'ont pas d'agent entre eux et leur éditeur. Même si aujourd'hui cela commence à changer, il reste que la relation auteur/éditeur reste singulière ». C'est cette relation particulière que Fournel a exploré dans sa tétralogie *La Liseuse*, *Jeune-vieille*, *Jason Murphy* et *Le livre de*

Gabert, en se lançant « un défi formel, une exploration technique ». Et ce sont ces quatre romans que l'auteur présente ici, en expliquant pour chacun d'eux les contraintes qu'il s'est imposées.

Paul Fournel évoque son enseignement de la traduction à l'école des langues orientales... du français au français. L'oulipien excelle dans ce jeu très sérieux de la micro-traduction et les « fécondes tortures » qu'il partage avec ses étudiants sont cocasses, comme le sont ses expériences vécues en tant qu'auteur traduit par des « traducteurs et traductrices de hasard ». Il faut dire que ses ouvrages parfois subtilement torturés ou traduisant la langue argotique et colorée du sport posent aux traducteurs des « problèmes spécifiques ». Comme le souligne encore Laurent Burin des Rozières : « C'est aussi à une profonde réflexion sur l'écriture que l'auteur nous convie : traduire est en effet selon lui "ne pas écrire par cœur, résister au texte du monde, traduire du bout des doigts afin de laisser la langue et le monde changer



Paul Fournel.

d'un petit écart qui devra un jour, à son tour être traduit". Cet espace précieux de la traduction de la langue à la langue, est pour Fournel, l'espace même de la littérature ».

Jésus David Curbelo est un éminent traducteur de l'italien, du portugais, de l'anglais et du français. C'est son expérience de traducteur d'auteurs français, d'Apollinaire et de Jean Genet par exemple qu'il évoque ici. Comment rendre toutes les finesses du langage « proche de la pornographie mais empreint d'ingéniosités étymologiques » de l'auteur des *Onze mille verges* ? Comment traduire « l'argot inventé, codé, mouvant » de l'auteur de *Querelle de Brest* « qui change à une vitesse cauchemardesque » ? Jesús David Curbelo pense avec Du Bellay qu'il faut s'imprégner de la langue de l'auteur, devenir son double, afin de « l'incorporer, le copier avec fluidité ».

Le traducteur cubain profite de cette analyse pour défendre l'espagnol qui est le sien, sa langue « non sa langue maternelle sinon la sienne, celle qui lui sert à traduire sa vision du monde ». Oui, pour Curbelo comme pour Fournel, traduire c'est écrire.

Imagine Claudine

On lit d'une traite les 33 nouvelles qui composent *Imagine Claudine*, des textes qui bondissent et rebondissent, et s'offrent de savoureux répons. Et c'est un vrai bonheur. On ne se lasse pas, en effet, de l'humour délicieusement féroce avec lequel Fournel fait le portrait haut en couleur de ses personnages de prédilection, au premier rang desquels évidemment Claudine, qui est un peu le fil rouge de cet ouvrage et dont on avait déjà suivi les aventures dans *Les grosses rêveuses*.

Certes, bien des choses ont changé dans ce petit village de Haute-Loire, la nouvelle autoroute ayant rapproché le village et la ville, changé les habitudes, le déroulement des jours et des nuits, les aspirations de ses habitants.

Claudine, qui n'a rien perdu de sa vindicte, ne se lasse pas de fustiger et de médire, de méditer de drôles d'idées, de faire défiler la litanie de ses griefs et bien sûr de bousculer les clients et les clientes des boutiques pour être la première, de jouer des coudes et des fesses pour trouver une place dans un bus bondé.

On y retrouve aussi Odette, l'ennemie jurée de Claudine, les deux femmes se détestant tellement qu'elles se composent des horaires et des itinéraires leur permettant de s'éviter, et qui finiront malgré tout, cela devait arriver, par se retrouver « seules sur la place déserte, stupéfaites, face à face, comme deux idiots ». Elles qui « auraient tant aimés s'arracher les yeux ». On retrouve Thérèse, l'institutrice « qui rit quand on la baise » comme un de ses amants n'a de cesse de l'écrire sur le crépi blanc de la façade de l'école... Mais Madame Thérèse a changé.

On retrouve Josette, « le miroir déformé » de Claudine, son parfait contraire « se nourrissait de tartine de tristesse qu'elle trempait dans le thé sans sucre » qui « puisait l'essentiel de sa force dans la faiblesse des autres », qui passant de l'anorexie à la boulimie se goinfre de gâteaux à la crème et de champagne et dont les nouvelles rondeurs semblent séduire de nombreux amants... On retrouve la veuve Wasserman, soudain tombée du ciel avec ses colonies de chats ressuscités qu'elle met dans les pattes et les bras des vivants.

Fournel nous offre de nouveaux personnages, drôles aussi et parfois terrifiants (le bon garçon) : « rien n'est plus facile pour un bon garçon que de ruiner sa mère ». Fournel dit des vies en désordre. Par touches impressionnistes, il dit la solitude à pas comptés et la mécanique des destins : il pleut parfois sur les visages comme il pleut sur la ville.

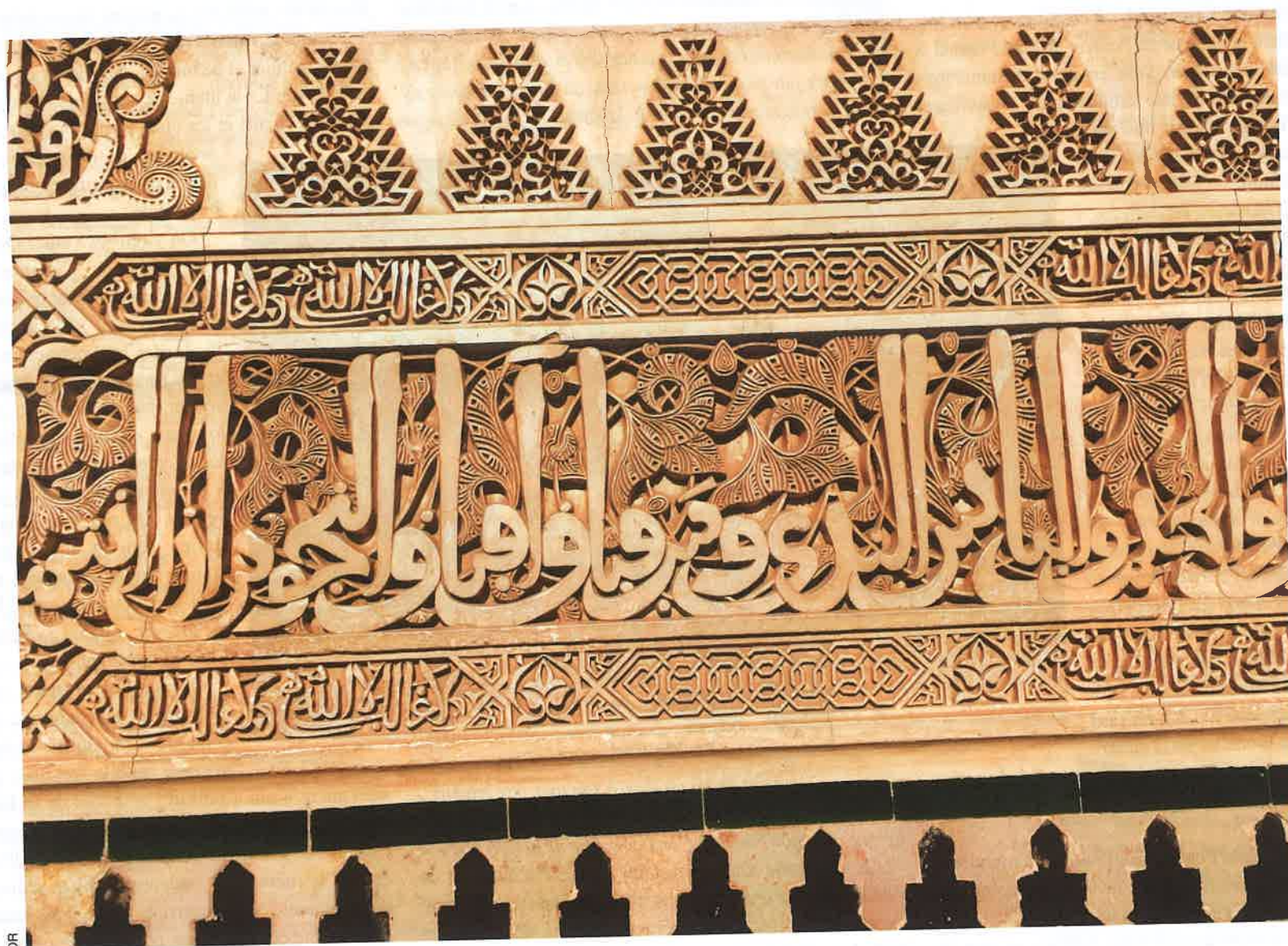
Et Claudine dans tout cela ? Claudine est devenue riche, propriétaire... Elle se met à la gymnastique, et fait des adeptes. Je ne vous en dirais pas plus. Courez prendre des nouvelles du côté de chez Fournel, du côté de chez Claudine, du côté du plaisir garanti. ■

Marc Sagaert

LES LETTRES *françaises*

Fondateurs : Jacques Decour (1910-1942), fusillé par les nazis, et Jean Paulhan (1884-1968).

Directeurs : Claude Morgan (de 1942 à 1953), Louis Aragon (de 1953 à 1972), Jean Ristat (de 1989 à 2023), Franck Delorieux.



Épigraphie omeyyade, palais de Cordoue, Espagne.

Adonis, par René de Ceccatty
Aragon journaliste, par Dominique Massonnaud
Walt Whitman, par Christophe Mercier
Pierre Huyghe, par Philippe Reliquet